



Fauconniers arabes. (Page 238.)

— On m'a payé, et en bel et bon or, encore, répondit M. Bouffard, en tirant de sa poche quelques louis qu'il fit sauter dans sa main ouverte. Voyez plutôt ces jaunets... sont-ils gentils! hein?

— Et cet or... monsieur, dit Herminie toute tremblante et qui ne pouvait croire à ce qu'elle entendait, cet or... qui vous l'a donné?

— Faites donc l'innocente... et la rosière... ma petite... celui qui m'a payé est un très-joli garçon... ma foi... un grand brun, taille élancée... petites moustaches brunes... Voilà son signalement pour son passe-port.

Le marquis avait écouté M. Bouffard avec une surprise et une douleur croissantes.

Cette jeune fille, pour qui jusqu'alors il avait ressenti un si profond intérêt, était soudain flétrie à ses yeux.

Après avoir froidement salué Herminie, sans lui dire un seul mot, M. de Maillefort se dirigea vers la porte, les traits empreints d'une tristesse amère.

— Ah!... fit-il avec un geste de dégoût et d'accablement, encore une illusion perdue...

— Restez, monsieur, s'écria la jeune fille en courant à lui, tremblante, éperdue de honte, oh! je vous en conjure, je vous en supplie... restez!...

(La suite au prochain numéro.)

LA CHASSE AU LION

PAR

JULES GÉRARD

— LE TUEUR DE LIONS —

(Suite.)

Lorsque nous jugeâmes nos oiseaux suffisamment affaiblis et accoutumés au bruit des hommes et des chevaux, nous envoyâmes un de nos affidés auprès des gens du cheik, afin

de savoir où et quand il commencerait ses chasses.

Ayant appris le lieu et le jour désignés, nous partîmes, Lakdar et moi, avant la pointe du jour, poussant devant nous l'âne qui portait nos aigles encapuchonnés et quelques faucons pour les rappeler au besoin.

Le cheik et les siens n'arrivèrent que longtemps après nous près de l'Oued-Mellegh, où ils devaient chasser l'outarde. Les tamarins qui bordent le ruisseau nous permettant de suivre la chasse sans être aperçus, nous réglâmes notre marche sur celle des chasseurs.

Bientôt une compagnie d'outardes s'envola devant les cavaliers qui battaient la plaine; quatre faucons furent successivement lâchés, et une outarde fut à l'instant séparée et vigoureusement attaquée.

Nos aigles, délivrés de leur capuchon, ne tardèrent pas à apercevoir la chasse, vers laquelle ils prirent leur vol, d'abord lourdement et en suivant une ligne droite, puis avec plus de vitesse et en tirant des bordées qui les rapprochaient peu à peu à mesure qu'ils s'élevaient.

Après avoir attaché notre âne à un tamarin, nous remontâmes le cours du ruisseau afin de mieux suivre l'action.

L'outarde, séparée de la compagnie, et, comme je l'ai dit, vigoureusement attaquée par les quatre faucons réunis, n'avait d'autre moyen de salut que de les maintenir au-dessous d'elle.

A cet effet, elle s'était élevée verticalement à une hauteur telle, que nous l'apercevions grosse comme un pigeon, tandis que les oiseaux acharnés après elle, tantôt nous apparaissaient comme des sauterelles, tantôt disparaissaient tout à fait.

Les deux aigles, une fois arrivés dans ces hautes régions, se confondirent tellement avec la chasse, que bientôt il nous fut impossible de les distinguer des autres oiseaux.

Le cheik et ses cavaliers étaient arrêtés dans la plaine, les yeux fixés vers le ciel, attendant

comme nous l'issue de cette lutte aérienne.

Tout à coup il nous sembla entendre au loin des cris perçants et répétés; peu de temps après, nous pûmes voir un corps noir à mesure qu'il se rapprochait, tantôt se débattre vivement, tantôt descendre verticalement vers les régions basses.

Nous pûmes reconnaître alors nos deux aigles, les ailes déployées, se laissant remorquer par le poids de l'outarde, qui, les pattes pendantes et les ailes fermées, tombait vers la terre sans donner aucun signe de vie.

Nos regards cherchèrent en vain les faucons du cheik, ils avaient disparu. Toute notre attention se porta alors du côté des cavaliers.

Au moment où l'outarde et les aigles tombèrent en sifflant au milieu du large cercle formé par le cheik et les siens, un long cri de trahison vint nous glacer de terreur.

Nous nous rappelâmes, mais trop tard, que, dans la précipitation avec laquelle nos oiseaux avaient été lâchés, l'entrave était restée aux pieds de l'un d'eux. Plusieurs hommes avaient mis pied à terre et disposaient leurs burnous de façon à prendre les aigles sans en être blessés.

Il ne nous restait plus qu'à fuir; c'est ce que nous fîmes de toute la vitesse de nos jambes, sans penser à notre âne, qui, cependant, devait me sauver la vie ce jour-là.

Il y avait près d'une heure que nous courions toujours en remontant le cours du ruisseau et sans sortir des arbres qui le bordent, lorsque nous aperçûmes quatre cavaliers à deux cents pas derrière nous, et plus loin le *goum* du cheik tout entier.

Tout ce monde arrivait sur nos traces au trot et au galop.

Il n'y avait plus de fuite possible, nous cherchâmes à nous dérober à leurs yeux.

Lakdar choisit une touffe de tamarins et de ronces; quant à moi, je descendis vers le lit du ruisseau, dans lequel j'entrai avec de l'eau jusqu'au cou et la tête cachée par les herbes qui tombaient de la berge.